

Les recherches sur l'or vert

ALAIN ASSELIN, JACQUES CAYOUE ET JACQUES MATHIEU,
Curieuses histoires de plantes du Canada, Québec, Les éditions
du Septentrion, 2014, 250 pages

Paul-Louis Martin

Volume 9, numéro 3, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78170ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin, P.-L. (2015). Compte rendu de [Les recherches sur l'or vert / ALAIN ASSELIN, JACQUES CAYOUE ET JACQUES MATHIEU, *Curieuses histoires de plantes du Canada*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2014, 250 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 9(3), 20–21.



Des courges et des citrouilles de l'Amérique. Samuel de Champlain

ALAIN ASSELIN, JACQUES CAYOUE
ET JACQUES MATHIEU
CURIEUSES HISTOIRES DE PLANTES
DU CANADA

Québec, Les éditions du Septentrion, 2014,
250 pages



La fleur du cardinal
The Botanical Magazine

Comme un cadeau du ciel, arrivé trop discrètement l'automne dernier dans le paysage de l'histoire et des sciences naturelles, cet essai remarquable vient combler un vide longtemps déploré parmi la communauté des scientifiques de ces domaines. Enfin! disons-le d'emblée, voilà une analyse exhaustive et rigoureuse des traités de botanique et des œuvres anciennes consacrées à la découverte et à l'identification, souvent pleine de tâtonnements, des plantes de notre portion de ce Nouveau Monde. Et on doit ce véritable tour de force à trois érudits, Alain Asselin, professeur à la retraite, associé au Département de phytologie de la Faculté des sciences de l'agriculture et de l'alimentation de l'Université Laval, Jacques Cayouette, botaniste et chercheur à Agriculture et agroalimentaire Canada depuis 1984 et enfin Jacques Mathieu, professeur émérite du Département d'histoire de l'Université Laval. Trois scientifiques de haut niveau, rompus aux dimensions multiples de la botanique qui ont réuni leurs expériences de terrain, les fruits de leurs recherches et leurs connaissances historiques les plus fines pour nous offrir cette passionnante analyse.

En introduction, les auteurs nous rappellent la place et les rôles essentiels du monde végétal et la dépendance vitale des sociétés humaines à son égard: en plus de fournir l'oxygène à la biosphère, «l'or vert», ainsi le nomment-ils, compose la base de la plupart des pyramides alimentaires. Le savoir sur les plantes, écrivent-ils aussi, fait partie du patrimoine historique, culturel et scientifique des civilisations, bien que leur connaissance et leur influence ne soient pas encore connues dans les fins détails. Les auteurs font preuve d'humilité et témoignent de leur prudence lorsqu'ils affirment que l'histoire détaillée des plantes canadiennes, si palpitante et pleine de rebondissements soit-elle, ne fait que commencer. De fait, il ne s'agit ici que du premier tome de cet essai couvrant la période des découvertes et des premières explorations: il inclut un coup d'œil sur la présence des Vikings et de leur *vinland*, à Terre-Neuve vers l'an 1000, pour enchaîner ensuite avec les XVI^e et XVII^e siècles et se terminer avec les écrits du missionnaire naturaliste Louis Nicolas, présent en Nouvelle-France jusqu'en 1675. Le second tome en préparation nous fera découvrir plus tard les auteurs et les œuvres du siècle suivant qui sera clos avec la fin du Régime français en 1760.

LES RECHERCHES SUR L'OR VERT

Paul-Louis Martin
Historien et ethnologue

Le volume s'ouvre sur un précieux rappel de l'origine et du cheminement du savoir botanique depuis les temps les plus anciens: il est présent à Babylone et dans la haute Égypte, puis repris et enrichi par les naturalistes grecs et romains, comme Théophraste (ca 371 et 287 av. J.-C.) et Pline l'Ancien (23 – 79), ce dernier se référant à pas moins de 473 auteurs pour compiler son *Histoire naturelle* en 37 volumes. La grande vedette du savoir des plantes dans l'Antiquité reste cependant Dioscoride (ca 40 – 90) dont la somme intitulée *De materia medica* influencera la médecine pendant pas moins de 1500 ans. Détail intéressant, la version illustrée la plus complète de ce traité date probablement d'avant l'an 512 et fut conservée par une princesse de Byzance, Juliana Anikia, décédée en 527. Ce manuscrit unique, qui a traversé avec bonheur les siècles suivants, est aujourd'hui inscrit dans la liste «Mémoire du monde» de l'UNESCO et il fait partie des trésors documentaires de l'Autriche.

L'invention de l'imprimerie par Gutenberg en 1454 entraîne la diffusion accrue des œuvres savantes qui vient s'ajouter à la fin du siècle à la découverte du Nouveau Monde, si bien que le savoir des plantes connaît une véritable ébullition tout au long du XVI^e siècle. Paraissent alors de plus en plus de livres accessibles au grand public et surtout des traités, originellement rédigés en grec et en latin, mais écrits pour une première fois dans les langues nationales, comme l'allemand en 1485 et le français en 1500. Nos trois auteurs auront souvent recours aux encarts pour attirer l'attention soit sur une lacune, une description imprécise, un différend opposant les hommes de science sur l'appartenance d'une plante à un genre, ou encore pour illustrer un fait réel, une anecdote, une utilisation originale, le plus souvent une curiosité du plus haut intérêt venant compléter ou alléger la communication d'un contenu tout de même assez dense.

Ainsi du fait suivant: le croirait-on, le clergé espagnol s'est opposé longtemps à la culture «diabolique» de la patate... simplement parce qu'elle menaçait de remplacer le seigle sur lequel l'église percevait la dîme; une partie du clergé anglais ne fut pas en reste, décourageant ses ouailles de planter la patate, ce féculent démolisant (*demoralising esculent*) servant de nourriture à un peuple américain barbare et conquis, et horreur suprême!, qui ne figurait pas dans la Bible. Autre information hallucinante: il y aurait pas moins de 350 millions d'herbiers qui ont été constitués à travers le monde depuis les premiers moments des sciences biogéographiques; le recours à ces précieuses collections demeure toutefois capital quand on sait qu'au cours des 50 dernières années, 382 études et articles des revues scientifiques ont utilisé pour leur part 733 de ces herbiers institutionnels.

Suivent vingt-quatre chapitres consacrés aux curiosités de l'histoire des plantes et présentés comme autant de faits méconnus ou tombés dans l'oubli. L'envergure de la collecte ne laisse pas d'impressionner tant il semble que tous les fonds des grandes bibliothèques européennes, et bien sûr américaines, ont été consultés: France, Allemagne, Italie, Angleterre, Scandinavie, Pays-Bas, Espagne, États-Unis, etc. La provenance des sources et des références de chacun des thèmes nous révèle bien l'immense mouvement d'appropriation scientifique que la découverte du nouveau continent a pu provoquer. L'espace nous manque pour résumer tous les sujets abordés, signalons néanmoins quelques curiosités regroupées sous le chapeau de la découverte et des usages: trois chapitres portent, comme il se doit, sur les voyages de Jacques Cartier et sur les relations ou récits qu'il en a faits. C'est l'occasion rêvée de revoir l'identité des plantes mentionnées par Cartier depuis l'île de Brion, qu'il aborde en 1534, jusqu'à Hochelaga l'année suivante et ensuite son bref séjour à Cap-

Rouge en 1541-42. Les auteurs font le point, entre autres plantes, sur le blé et les pois sauvages trouvés par le capitaine Cartier, et ce, grâce aux travaux récents de Marie-Victorin, Jacques Rousseau et Pierre Morisset. S'y ajoute une analyse fouillée sur le maïs, désigné alors comme le mil du Brésil, avec lequel les Amérindiens font leur galette qui est, écrit Cartier, «le pain de leur terre [...] comme nous faisons de froment». On saisit l'occasion pour relever l'origine des publications sur le maïs (maiz, ma-idz) depuis les voyages de Colomb ainsi que sur le terme *bois de Brésil* qualifiant un bois dur et rouge aux vertus tinctoriales très appréciées. Un encart consacré aux arbres et à la flore de la ville de Québec, à l'époque de Cartier, signale aussi la présence abondante du chanvre sauvage dont l'espèce cultivée plus tard sera connue comme le s.

Suit une nouvelle synthèse sur l'épisode du scorbut qui a affecté l'équipage de Cartier et dont il a été guéri en six jours grâce aux rameaux du fameux «arbre de vie», «l'annedda», apportés par l'informateur amérindien, Domagaya. Scorbut, grosse vérole ou syphilis, il semble bien que les feuilles et l'écorce de cet arbre, broyées et ensuite bouillies, aient eu le pouvoir de les guérir toutes en peu de temps, selon les témoins de l'époque. Les auteurs en profitent pour faire le point sur cette grosse vérole, autrement dit la syphilis, appelée «mal de Naples» par les Français et «mal français» par les Napolitains, dont on connaît mal l'origine, mais dont les ravages frappent des populations démunies; à Paris, en 1497, les malades atteints de la syphilis doivent quitter la ville sur-le-champ pour éviter la pendaïson. L'Europe entière cherche la panacée, le remède miracle pour contrer cette engeance: on se tourne vers la sauge (*Salvia officinalis*) déjà appréciée depuis le Moyen-Âge, le chia des Amériques en 1531 et enfin vers les décoctions et les extraits d'un nouveau bois très dense venu lui aussi du Nouveau-Monde, le bois de gaïac ou bois saint, ainsi surnommé parce qu'on le suspend dans les églises pour accroître sa valeur thérapeutique! En plus d'être l'objet d'un commerce intensif entre les deux mondes, et même de tentative de monopole, ce bois très dur a aussi été apprécié par les charpentiers de marine de Québec, surtout les poulieurs, qui en tiraient les rouets et les poulies nécessaires au bon enroulement des cordages.

Mais revenons à l'annedda, ce fameux arbre de vie, dont les auteurs nous proposent une très riche synthèse de toutes les tentatives d'identification effectuées ici et là depuis sa première mention dans l'histoire. Leur analyse inclut la conclusion, toujours hypothétique, du collègue Jacques Mathieu qui a cru reconnaître le sapin dans son volume ayant pour titre «*L'Annedda. L'arbre de vie*», publié en 2009. «Le sapin demeure un bon candidat, nous disent aujourd'hui les trois auteurs, tout comme la pruche, le pin rouge, l'épinette blanche, l'épinette rouge et, à la limite, le cèdre...», puisqu'il s'agit d'estimer le rôle combiné de la plus grande quantité de vitamine C et celle des tannins les plus bénéfiques présents dans l'écorce de ces arbres. En appendice, on peut d'ailleurs vérifier les résultats des calculs de cette vitamine C, réalisés en 1985 et en 2001 par différents scientifiques américains. Au terme de l'analyse, les auteurs concluent comme suit cette curieuse histoire du remède miracle: «Si nous devons limiter notre choix à une seule espèce, notre préférence irait à la pruche.» Ce résineux, ajoutent-ils, possède non seulement des rameaux riches en vitamine C, mais ses tannins astringents ont démontré plusieurs pouvoirs de guérison au point d'accéder au statut de panacée médicinale chez les Iroquoiens du Saint-Laurent. Une fois de plus, ne tournons pas trop vite la page de cette passionnante histoire.



Du maïs rudimentaire. Samuel de Champlain

La suite des curiosités inclut une supercherie médicale à propos justement d'un présumé arbre de vie introduit à Paris en 1553 et dont la vertu est contestée par Pierre Belon, fameux naturaliste de l'époque. Plus loin, on apprend que la soie de l'asclépiade (*Asclepias syriaca*), que de jeunes entrepreneurs tentent depuis peu de remettre en valeur, faisait déjà l'objet d'un commerce en 1824 sur les marchés de Québec et de Montréal et qu'en 1862, Léon Provancher disait en faire «des tissus assez beaux, mais de peu de durée». Autre fait curieux: le récollet Gabriel Sagard, au cours de ses voyages au pays des Hurons, signale qu'ils ont coutume d'enterrer des aliments, comme le maïs séché, mais aussi, fait étonnant, les prunes très astringentes du prunier d'Amérique qui gagnent possiblement en saveur par l'altération ainsi obtenue de leur goût. Les auteurs nous proposent aussi un tour d'horizon des grands jardins européens, royaux la plupart du temps, qui permet de dater l'introduction de plantes médicinales ou d'arbres dûment identifiés d'abord comme *americanus* et ensuite comme *canadense*, que ce soit à Paris en 1635, à Amsterdam en 1646, ou à Copenhague en 1653. D'autres sujets abordent le parcours de plantes particulières telles le trille blanc (*Trillium grandiflorum*) devenu l'emblème floral de l'Ontario; le lis du Canada (*Lilium canadense*) présent dans un célèbre traité botanique publié à Bâle en 1623; nos petites fraises sauvages (*Fraga Canadana*) sont très appréciées en France, et jusqu'en Italie puisqu'on les retrouve dans le splendide jardin du neveu du pape Urbain VIII; et tout cela, sans mentionner le très grand intérêt des tableaux et des encarts ajoutés en apartés, ainsi que neuf appendices, encore plus utiles, traitant du nom latin des plantes introduites en Amérique par Christophe Colomb en 1493, et ensuite par les Espagnols au Mexique; soit encore les listes des plantes figurant dans les traités de Cornuti, Burser et La Brosse et enfin, tel que déjà souligné, les calculs des quantités de vitamine C requises pour guérir l'équipage de Cartier. En somme, voilà un essai rigoureux, richement documenté, une véritable mine de multiples savoirs à conserver avec soin dans toute bibliothèque, d'autant qu'il s'agit d'une production admirablement bien servie par un travail d'édition remarquable. Le Septentrion nous a déjà habitués à son style graphique clair, bien aéré, mais il se surpasse nettement dans cet essai en nous offrant en primes les plus belles planches botaniques des bibliothèques nationales et des centres de recherche d'ici et d'ailleurs.



Le lis du Canada
(*Lilium canadense*)
Curtis's Botanical Magazine